

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis REVAZ

Relation de l'assassinat de M.
Mariaz, curé de Vallorsine, en
1867

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 87-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Relation de l'assassinat de M. Mariaz curé de Vallorsine en 1867⁽¹⁾

Vallorsine, dont le nom, comme celui d'Orsières en Valais — *Vallis Orseriensis* — vient de *Vallis Ursina*, ou *Ursorum*, vallée, des ours, et devrait s'écrire avec un s et non un c, termine topographiquement la vallée de Salvant-Finhaut ; situé au pied des Aiguilles-Rouges, il est en quelque sorte séparé de la Savoie par le col des Montets. En hiver surtout, cette commune forme à peu près une petite république indépendante, perdue dans les montagnes et plutôt en relations avec le Valais qu'avec la Savoie.

Le torrent de l'Eau-Noire descend du vallon de Bérrard et du col des Montets en traversant Vallorsine sur toute sa longueur pour venir se joindre à celui de Barberine à 200 m. environ en amont du pont-frontière entre le Valais et la France.

Au-dessus de ce pont, sur un mamelon aujourd'hui un peu nivelé par le chemin de fer, il y avait avant 1860 une guérite de douaniers sardes et un peu plus loin, en face du pont de bois de Barberine, la caserne transformée aujourd'hui en maison d'habitation. Le vieux chemin longeait la rivière plus irrégulièrement que la nouvelle route à voiture, et aboutissait au-dessous du hameau du Molard, en face d'une croix, à un pont de bois dont on voit encore après cinquante ans, les culées, à peine au-dessus du pont actuel en pierres. De là le chemin escaladait la rampe des propriétés et conduisait à l'église et à la cure qu'il séparait, pour se prolonger à travers les hameaux dans la direction des Montets.

Il devait y avoir autrefois un village tout près de l'église ; détruit par les avalanches, il n'a pas été rebâti, et ce fait expliquerait l'isolement de l'église et du presbytère.

C'est à ce vieux pont de bois, à un kilomètre environ

¹ Cette relation est faite d'après une brochure très incomplète de Stephen d'Arve, et d'après des renseignements fournis par des témoins qui ont connu et vu M. Mariaz et son assassin. Tels les deux Alexandre Anuy qui ont aujourd'hui 80 ans — et Agathe Anuy, fille de Siméon Vuilloz. etc.

au-dessous de la cure, que s'est passé le drame dont les habitants du pays ont conservé fidèlement le souvenir après cinquante ans.

Vallorsine avait alors pour curé, M. l'abbé Joseph Mariaz, qui a dû naître à Domaney en 1810. Vigoureusement taillé et bien conservé, on ne lui aurait guère donné que quarante-cinq ans.

Hélène Muffaz, Savoyarde, succédait à la cure, comme servante, à Mélanie Mariaz, sœur du curé ; elle pouvait avoir un peu plus de quarante ans.

Dans la nuit du 12 au 13 août 1867, vers dix à onze h., on frappe quelques coups de bâton à la porte de la cure. Monsieur le Curé en était à son premier sommeil et Hélène va répondre.

— C'est pour un malade. Monsieur le Curé est-il là ?

Au bout de quelques instants, le visiteur était introduit et disait à Monsieur le Curé avoir laissé sur la route, près du hameau de Barberine, un compagnon de route, malade, n'en pouvant plus et désirant un prêtre. M. Mariaz ne se fait pas prier, et muni seulement des saintes Huiles, sa canne à la main, il se hâte de suivre l'inconnu, après avoir dit à sa servante : Hélène, allez vous coucher, je prends la clef de la cure pour que vous n'ayez pas à vous lever pour ouvrir.

Mais la bonne fille que l'air un peu sauvage de l'étranger avait effarouchée, n'alla pas se coucher et attendit.

Le prêtre et l'étranger sont bientôt sur le pont ; tout-à-coup l'inconnu lève son lourd bâton sur la tête du Curé et lui assène plusieurs coups ; le Curé veut s'échapper au moins sur la rive et supplie l'assassin de lui laisser la vie en lui promettant une forte récompense. Mais l'assassin le poursuit ; le Curé essaye de se défendre avec sa canne dont il blesse le brigand au visage, en faisant tomber son chapeau qui roule dans la rivière. De nouveaux coups terribles de bâton jettent le prêtre à terre et le brigand l'entraîne alors à l'eau pour le noyer — en lui jetant encore de grosses pierres qui heureusement ne portent pas —. Croyant sa victime définitivement perdue, l'assassin court à la cure.

Mais, grâce à la fraîcheur de l'eau et surtout grâce à Dieu, M. Mariaz n'a pas perdu sa connaissance et il a l'heureuse idée de faire le mort et de se laisser emporter ainsi sans résistance par le courant, très fort en ce moment. A quelques mètres plus bas, sur la rive gauche, on voit encore un gros bloc de granit sous lequel il peut s'abriter et levant enfin la tête, il aperçoit au bas des prés la silhouette de son assassin, courant vers la cure.

Effrayé du sort réservé à sa servante, il implore le secours du ciel, et consultant ses dernières forces, il prend le parti de grimper la colline sur laquelle est bâti le Molard. Il arrive tout en sang et épuisé sous les fenêtres d'un de ses paroissiens, nommé Félix Vouillez, chasseur. Il l'appelle à son secours d'une voix lamentable. Vouillez reconnaît la voix de son pasteur, réveille sa famille, sort à la hâte, emporte le prêtre dans sa maison, appelle son voisin Siméon Claret à son secours, et tous deux, sur le désir du Curé de partir immédiatement à la cure, l'emportent ou le soutiennent de côté et d'autre, tenant, Félix Vouillez sa carabine, et Siméon Claret, une large hache de bûcheron.

Pendant ce temps, le voleur avait réussi à ouvrir ou à se faire ouvrir par la servante en lui disant que son maître avait oublié les étoupes des saintes Huiles et l'avait envoyé les chercher. A peine entré, il la menace de mort si elle ne lui remet pas immédiatement tout l'argent du Curé ; il fait avec elle le tour des étages et des chambres en lui disant que son maître n'a plus besoin de rien, qu'il vient de le tuer et de le jeter à l'eau. Terreur de la pauvre fille, qui est sûre de subir le même sort dans un instant.

Mais des coups de hache retentissent subitement à la porte. Sur le refus du brigand d'ouvrir, Claret attaque la porte avec son puissant instrument ; le voleur s'épouvante, lâche Hélène, ouvre la porte de la galerie, saute près de la fontaine et court vers la route ; Claret l'aperçoit au bas des prés, à la clarté de la lune, et tire quelques coups de carabine, dans la direction ; mais les coups ne portent pas, et le voleur disparaît.

(à suivre)

Ch^{ne} REVAZ.